

Pascal BOUCHEZ

L'Etre, l'Homme et l'Animal

Ontologie et Zooéthique

Editions du Bivouac

ISBN : 979-10-359-5490-1

© Pascal BOUCHEZ

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Introduction

Que l'on parle de morale ou d'éthique, que cette distinction soit fondée ou repose sur une simple variation lexicale, la préoccupation fondamentale reste identique et motive les mêmes questions : que puis-je faire pour ne pas nuire à l'autre ? En vertu de quel(s) principe(s), de quelle(s) valeur(s) puis-je agir librement sans le négliger et lui porter atteinte ?

Questions dont l'importance occulte cependant, par un excès d'évidence et d'anthropocentrisme, celles tout aussi cruciales de l'altérité : qui est l'autre ? Est-il nécessairement un congénère ou peut-il appartenir à une autre espèce, à un autre taxon, voire à un autre mode d'existence ? Qui puis-je et dois-je, ce faisant, considérer comme objet de ma préoccupation morale ?

Interrogations qui fondent en raison la préoccupation séculaire et cependant très

contemporaine de la relation de l'homme aux autres animaux : peuvent-ils ou doivent-ils faire l'objet d'une préoccupation morale, dont la justification dépasserait la simple émotion, le simple dégoût, inspirés par les souffrances que nous leur infligeons, pour s'enraciner dans le principe même de leur existence ?

Altérité

La question de l'animalité et de l'identité naturelle de l'être humain n'est pas nouvelle et puise, pour ainsi dire, au terreau originel de la philosophie. On se souvient notamment, pour ne citer que les plus connus et les plus classiques, du mythe de Prométhée¹, emprunté par Platon à la tradition mythologique grecque, et de l'affirmation d'Aristote, selon laquelle l'homme est un « animal politique »².

On note cependant, sur les cinquante dernières années et la fin du vingtième siècle, marqué par la popularisation de la théorie darwinienne de l'évolution et de la parenté des espèces, confirmée par la phylogénie moléculaire, l'émergence d'un

¹ **Platon**, *Protagoras*, 320-321c, trad. Emile Chambry

² **Aristote**, *La Politique*, I, 2, trad. Jules tricot

questionnement connexe aux préoccupations écologiques et à notre sentiment de responsabilité vis-à-vis des modifications connues par la biosphère et leurs impacts sur les autres espèces vivantes. Il ne s'agit plus, dès lors, de savoir si l'homme est un animal comme les autres, mais si, pour reprendre le titre d'un ouvrage récent, « l'animal est un homme comme les autres »³?

Formule, qui, dans son sens littéral et taxinomique n'a, bien entendu, aucun sens ; l'animal en tant que tel désignant un genre qui ne saurait se réduire à une espèce. Mais fait écho, cependant, dans nos esprits, par le biais d'une altérité qui incite à se demander si l'animal, vertébré, arthropode ou mollusque, mammifère ou oiseau, crustacé ou insecte, incarne un semblable auquel je dois accorder une valeur identique ?

³ **A.Barrau, L. Schweitzer**, *L'homme est-il un animal comme les autres ? (les droits des animaux en question)*, éd.Dunod, 2018

L'altérité, on le sait, est paradoxale. Quelqu'en soit le degré, s'y combinent toujours différence et similitude. Ce qui est autre se distingue sur fond de ressemblance, de parenté. Que nous les considérions fondamentalement autres ou que nous les désignions comme « autres animaux », suppose la prise en compte de cette hybridation de l'altérité dans l'évaluation morale que nous sommes invités à en faire, dès lors qu'ils s'inscrivent dans l'horizon de nos actions. Accorder aux animaux une valeur qui leur corresponde intrinsèquement et non qui leur soit attribuée sur la base de critères qui nous sont propres, exige que nous reconnaissons leur spécificité, tout en cherchant à identifier, de manière objective, la dimension qui leur confère, de droit, un statut moral plein et entier. Nul ne pouvant raisonnablement envisager une échelle de dignité morale qui irait du plus au moins.

Dans le cas des autres espèces vivantes, en l'occurrence animales, le questionnement moral consiste donc à savoir quelle caractéristique pourrait nous obliger à adopter un comportement soumis à un impératif catégorique⁴. C'est-à-dire, tel que le définit Kant, un principe universel, dont l'indiscutable autorité repose sur la reconnaissance nécessaire et la prise en compte non-utilitaire d'une valeur antérieure et transcendante à l'humanité, qui en a ou en prend conscience.

Plusieurs caractéristiques paraissent éligibles et à l'origine de cette reconnaissance de l'altérité entre l'homme et les autres espèces animales.

L'animalité, tout d'abord, qu'Aristote attribue à une certaine qualité d'âme.

⁴ **Emmanuel Kant**, *Métaphysique des mœurs*, 1795, trad. Alain Renaut, 1994, édition Flammarion

Comme l'humain, qu'il qualifie d'animal politique, d'autres espèces vivantes, c'est-à-dire capables de mouvements autonomes inhérents à leur nature, possèderaient un principe particulier de mise en forme et d'organisation de la matière, commun à tous les êtres vivants - l'âme - mais dont le niveau de complexité dépasserait le simple état végétatif observable chez les êtres uniquement capables de se nourrir, de croître et de se reproduire. Animaux, sans être humains, ils se distingueraient des végétaux par leur capacité à sentir⁵, à éprouver intimement ce qui est extérieur. Capacité dont on sait désormais qu'elle est, en réalité, présente de manière extrêmement complexe chez les végétaux. Même si cette épreuve de l'environnement ne se fait peut-être pas par le biais des mêmes sensations.

⁵ **Aristote**, *De Anima*, III, 1 424b22

Matériels, vivants, mobiles, sensibles, ces êtres ne différaient que par l'apparence obtenue par la configuration des formes spécifiques de leurs corps, dont Aristote nous dit qu'elles ne sont nullement le fruit du hasard, mais l'expression d'une nécessité cohérente, en vertu de laquelle les parties se mettent au diapason de la qualité centrale. C'est ainsi qu'il fait des mains une conséquence nécessaire, car complémentaire, de l'intelligence par laquelle l'humain se distingue, et non sa condition originelle⁶.

Dans cette perspective, l'altérité, qui nous rattache aux autres animaux et nous en différencie, reposerait sur le partage d'un principe évolutif d'existence, dont nous serions cependant les seuls à incarner l'ultime niveau : l'âme intellectuelle.

⁶ **Aristote**, *Les parties des animaux*, § 10, 687b, éd. Les Belles Lettres, trad. P.Louis, pp.136-137

Critère

En admettant que cette variation ontique soit juste, suffit-elle pour autant à justifier une hiérarchie des existences dont découleraient une reconnaissance et une préoccupation morale plus ou moins forte ? Pour être plus simple, est-ce parce que nous estimons être seuls à penser, que nous sommes autorisés à nous considérer comme valant plus que d'autres êtres avec lesquels nous partageons pourtant beaucoup d'autres caractéristiques ? Sommes-nous objectifs ou victimes d'une illusion narcissique de notre intelligence, qui, en se posant comme critère, devient juge et parti ?

C'est l'orientation, erronée, nous le savons aujourd'hui, qui fut et est, aujourd'hui encore,